

Il y a ceci de paradoxal avec la mort ; elle est en même temps ma seule assurance : un jour je mourrai et pourtant elle demeure le plus grand des mystères, insondable, impénétrable... qui peut vraiment prétendre pouvoir ne serait-ce que parler de la mort ?

Loin de vouloir gommer la réalité de la mort, l'affadir ou l'expliquer, la foi chrétienne a ceci de particulier qu'elle donne une place centrale à la mort. La croix, lieu de mort par excellence, n'est-elle pas justement le symbole de notre foi ? Pas un croissant de lune, une fleur de lotus, ou un chandelier, mais un lieu inique de torture, de souffrance et de mort comme symbole de la foi, c'est tout de même étonnant, vous en conviendrez !

Et que dire de ce jour, ce vendredi saint, qui dans notre tradition, et particulièrement dans la tradition protestante réformée, demeure absolument central, et peut-être même le jour le plus important du calendrier, ce jour où tout se joue, ce jour le plus saint ! Nous sommes loin d'une religion triomphante, d'un Dieu victorieux ou fort. C'est plutôt le contraire avec la croix et la mort du Christ, Fils de Dieu souffrant.

Quand il meurt en croix, sa vie ressemble à un échec cuisant. Jésus-Christ n'a pas libéré Israël, il n'a pas pu échapper au procès et à la mort, il est abandonné de tous et même de ses plus fidèles compagnons, et il n'a même pas écrit une ligne comme testament spirituel. Selon nos critères, comme ceux de ses contemporains, Jésus n'a pas « réussi » sa vie, il ne l'a pas accomplie jusqu'au bout. La mort vient manifester cet échec.

Mais voilà, nous connaissons l'histoire ; nous savons que ce jour de ténèbres peut conduire à la douce lueur du matin de Pâques. Et nous pouvons alors regarder ce jour si particulier de vendredi saint avec un regard différent.

Ce jour de mort est à comprendre d'abord comme une critique acerbe de la religion. C'est un peu fou quand même de penser que notre religion chrétienne s'est construite sur une critique virulente de la religion. On l'a, je pense, beaucoup trop vite oublié. Ce vendredi de ténèbres avec le Christ qui meurt en croix, meurt avec lui toutes nos

prétentions à vouloir à travers la religion nous accaparer Dieu ou vouloir négocier, marchander avec lui. La mort du Christ, le Juste par excellence, nous rappelle qu'il n'y a pas de négociations avec Dieu ; « il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5, 45). La mort du Christ en croix met fin à cette compréhension d'une relation avec Dieu basée sur le fameux « *do ut des* » (je donne pour qu'il me donne en retour). Oui si nous sommes dans cette relation à Dieu de marchandages alors la mort vient effectivement comme une rupture de contrat, et est vécue comme abandon tragique de Dieu ce qui renforce encore la dureté de la mort.

Mais il y a aussi un autre regard possible que l'on peut porter sur la croix du Christ. A travers ses bras écartés cloués sur la croix, il y a un signe à voir, celui d'un Dieu qui se donne à jamais, un Dieu qui nous accueille bras ouverts jusque dans nos lieux de souffrance et de mort. C'est là un message inouï : dans tous nos échecs, nos souffrances, nos abandons, nos morts, Dieu est présent. L'Emmanuel, le « Dieu avec nous », de la crèche, l'est encore plus sur la croix. Non pas le Dieu triomphant, encore moins le Dieu de ceux qui réussissent ou qui triomphent. C'est bien là toute la difficulté et en même la force de message de vendredi saint, car tout laisse paraître un échec, un Dieu inefficace, un Dieu qui définitivement n'est pas à la hauteur de ce qu'on attend de lui. Vendredi saint, c'est en quelque sorte la fête du grand malentendu qui a déjà commencé avec les cris de joie le jour des Rameaux. Ce roi qui pourtant arrive sur un bien modeste ânon ! Aujourd'hui le malentendu se poursuit. Celui qui ne peut éviter la mort ne peut être Fils de Dieu, cela paraît une évidence.

Mais le Christ nous a appris précisément à nous méfier des évidences. Toute sa vie il a contré les évidences et la bien pensée. Sa mort est son ultime message pour nous faire découvrir une réalité nouvelle au-delà des apparences. Au-delà de l'échec, voir poindre une victoire. Au-delà de la mort voir apparaître la Vie. Mais pour découvrir cette force de vie, il faut accepter de ne pas gommer la dureté de la mort, la « méchanceté » de la mort qui toujours laisse un vide, un goût d'inachevé ou d'injustice, détruit des relations. Non, même si nous savons que nous vivrons un beau matin de Pâques, vendredi saint est un jour de ténèbres, nous ne pouvons pas sauter à

pieds joints par-dessus pour arriver directement à Pâques. Nous devons accepter de descendre dans les ténèbres. Mais ce jour si particulier nous donne l'espérance de pouvoir affronter la mort quelle qu'elle soit avec un regard renouvelé ; non plus celui de l'échec, de l'injustice ou de l'abandon, mais celui du passage, celui de l'espérance.

Personnellement, je n'ai aucune envie de mourir ; j'aime bien trop la vie. Mais j'aimerais davantage encore prendre en compte la mort, ma mort, peu importe quand elle interviendra, dans un an, dans dix ans, dans trente ans, non comme un échec, un abandon, une injustice ou une fin, mais comme ce qui paradoxalement a donné à ma vie toute sa valeur toutes ces années de bonheur durant. Car s'il n'y avait pas la mort, quelle serait la valeur de la vie ?

J'ai lu, comme j'imagine beaucoup d'entre vous, le témoignage bouleversant d'Etty Hillesum qui a rédigé de si magnifiques pages peu avant de finir déportée à Auschwitz. Elle dit ceci à propos de la mort : « j'ai réglé mes comptes avec la vie, je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; car regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de cette vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie complète et en l'y accueillant, on élargit et enrichit sa vie ». Sublime passage mais comprenons-nous bien il ne s'agit pas de nous habituer à la mort, aux morts innocentes des enfants syriens, des migrants en Méditerranée, ou de notre proche trop tôt enlevé. La mort fait mal toujours. Dire le contraire serait mentir et la foi n'est pas là encore une fois pour affadir la mort ; mais la foi veut nous permettre de remettre la mort au cœur de la vie. Il y a un temps pour tout nous dit l'Ecclésiaste dans sa grande sagesse, un temps pour vivre et un temps pour mourir, un temps de paix un temps de guerre, s'ensuit une longue énumération mais dans cette longue liste, il n'y a pas un temps avec Dieu et un temps loin de Dieu, comme pour nous rappeler que la mort elle-même ne peut pas nous faire sortir du cadre de vie que Dieu nous offre, la vie avec Lui. Christ mourant sur la croix est le signe ultime de la

présence de Dieu au cœur de notre vie, jusqu'à et y compris nos lieux de mort. L'Emmanuel chanté à Noël, Dieu avec nous, l'est encore sur la croix et dans la mort.

Alors on peut essayer de se barricader contre la mort, de l'effacer, de prendre toutes les assurances ou les précautions possibles, on peut essayer de marchander avec Dieu par une pratique religieuse censée nous accorder les faveurs de la divinité, mais rien n'y fait. Comme le dit si bien Etty Hillesum mieux vaut déjà intégrer aujourd'hui la mort à la vie. Non pas pour renforcer les pensées morbides qui pourraient nous tarauder. Insérer la mort à la vie est loin d'être négatif, cela nous fait voir la vie non plus comme une simple donnée, mais comme un bien inouï, un don infiniment précieux et chaque vie comme quelque chose d'unique et d'irremplaçable. La vie ne nous appartient pas, elle nous est donnée. L'idée même que ce don est limité et fragile nous encourage à ne pas simplement subir la vie mais à la réaliser, mais la réaliser non pas dans l'illusion de pouvoir transcender la mort. J'ai encore entendu l'autre jour une émission sur l'intelligence artificielle où des chercheurs de l'EPZ, sans sourciller, prétendaient par leurs recherches pouvoir repousser la mort et atteindre une forme d'éternité. Ne serait-ce pas là précisément le plus grand danger ou péché... qui menace la vie ? En mourant sur la croix, le Christ nous rappelle que c'est dans la fragilité que la vie prend tout son sens et dans la fugacité de l'instant présent et que la mort ne doit pas être gommée, mais affrontée, traversée avec confiance et vécue comme une forme de nouvelle naissance. J'écris ces lignes, je prépare ce message en même temps que j'accompagne des familles qui traversent l'épreuve de la mort d'un proche. Mes paroles sont belles, peut-être, mais n'effacent en rien la dureté de la mort ; mais quel est notre choix ? De fermer les yeux, de jouer à cache-cache avec la mort toute notre vie durant pour être rattrapés subitement ? Ou l'affronter, non pour l'expliquer, la minimiser ou la dompter, mais pour la transcender et percevoir au-delà de cet échec apparent que vendredi saint et la mort du Christ en croix porte en lui déjà, pour notre propre vie et notre propre mort, un chemin de sens, une ouverture, une espérance ?

Comme le chante si bien le fameux psaume 139 « Même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour toi et la nuit devient lumineuse comme le jour ; les ténèbres sont comme la lumière ». Puissent alors tout chemin de croix, toutes ténèbres dans notre

vie, conduire à la lumière de Pâques. Puisse la dure réalité de la mort ne pas obscurcir dès aujourd'hui notre vie, mais nous rappeler la fragilité de la vie et combien sur ce chemin fragile, Dieu toujours et encore nous accompagne, nous précède et ouvre devant nous un chemin de vie.

Amen